

L'ENFANT SANS « MERCI ». POUR UNE CLINIQUE DU DONNER-RECEVOIR-RENDRE

Pierre Michard

La Découverte | « [Revue du MAUSS](#) »

2017/2 n° 50 | pages 155 à 165

ISSN 1247-4819

ISBN 9782707197498

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-du-mauss-2017-2-page-155.htm>

Pour citer cet article :

Pierre Michard, « L'enfant sans « merci ». Pour une clinique du donner-recevoir-rendre », *Revue du MAUSS* 2017/2 (n° 50), p. 155-165.

DOI 10.3917/rdm.050.0155

Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

© La Découverte. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

L'enfant sans « merci ». Pour une clinique du donner-recevoir-rendre

Pierre Michard

Lorsqu'il découvre l'œuvre d'Iván Böszörményi-Nagy, le lecteur imprégné du paradigme du don s'étonne. Plongé dans un univers familial, il retrouve nombre de convergences de vues avec l'œuvre de Marcel Mauss bien qu'il n'en soit fait aucunement référence. Böszörményi-Nagy, psychiatre américain d'origine hongroise, est un pionnier de la thérapie familiale, fondateur d'une théorie et d'une démarche thérapeutique qui prendra le nom de thérapie familiale contextuelle. La pratique clinique lui fait découvrir l'existence d'une « éthique » dite « relationnelle », propriété inhérente aux rapports familiaux qui tient compte, dans le « grand livre », de l'équilibre et de l'affrontement entre le donner, le recevoir et le rendre.

Böszörményi-Nagy ne fait pas une relecture clinique de l'anthropologie, il n'importe pas des éléments maussiens dans un univers conceptuel étranger comme le proposent divers cliniciens psychanalystes. Il invente, au sens où l'on trouve un trésor, cette éthique relationnelle au cœur des face-à-face familiaux. Éthique universelle toujours « déjà là », antérieure aux règles particulières des familles, elle conditionne l'humanité et la légitimité de chacun au sein du contexte de sa vie. Cette découverte est soutenue par un dialogue engendré par le questionnement du thérapeute, il favorise un effort de prises de paroles partagées et fait naître un débat au cœur du « tribunal de la relation ». La dispute ordinaire sur la relation et le dialogue à vocation thérapeutique utilise les mêmes notions, les

partenaires sont aptes à en saisir les significations. Les concepts ne sont jamais éloignés du vocabulaire familier : dette, don, confiance, responsabilité, justice, loyauté, etc.

Le pari de l'approche contextuelle, dans sa pratique, est d'organiser les interpellations, les témoignages sur le régime du don. Dans ce but, le thérapeute use de la partialité multidirectionnelle : elle l'oblige à être alternativement partial envers chaque membre de la famille qui sera autorisé à narrer les préjugés, les revendications, la gratitude et les justifications aux manquements. L'examen de la relation, au sein même de cette relation, grâce à la parole, n'est pas une recherche pour établir la vérité du lien ou une fin en soi, le propos est de surmonter une souffrance au cœur du lien pour renouer avec la confiance.

Précisons, l'éthique relationnelle surgit comme une dimension inévitable des relations longues où les protagonistes ne sont pas substituables ni échangeables. Elle émerge des rapports, choisis du couple, non choisis entre parents et enfants et au sein de la fratrie. Ces relations n'ont pas de terme connu d'avance, elles sont traversées par les dons et dettes de vie. Dette d'avoir reçu une vie de parents qui ont été au service et qui ont pallié sa prématurité du côté de l'enfant, et dette pour ces mêmes parents de l'avoir engagé dans la vie : la naissance n'est pas un geste ponctuel mais la promesse de s'acquitter de soutiens envers le nouveau venu. La complexité du groupe familial provoque, ce qu'il est convenu d'appeler conflits de priorité d'égards pour donner, recevoir ou rendre, plus connus sous l'appellation « conflits de loyauté ». De surcroît, sont présents une préoccupation d'un « juste don » envers les anciens vivants ou morts et une responsabilité pour les générations futures.

Il est intéressant de noter ici la spécificité du champ relationnel circonscrit où se greffent les questions de la triple obligation. La centration sur l'histoire et le contexte familial élargit le paysage théorique du don sur de nombreux points. De plus, Böszörményi-Nagy inaugure une pratique cadrée et systématique de la prise de parole autour du donner, du recevoir et du rendre afin de penser et dire un échange qui est occasion de souffrance. On voit là l'option thérapeutique : sans l'appui d'un dialogue conduit autour de la balance du donner et du recevoir avec nos proches, ceux dépendant de nous et ceux dont nous dépendons, il n'est pas possible de nous saisir nous-mêmes dans nos souffrances entremêlées, de considérer l'ossature comptable de nos vies en liens.

Infans donator

Une remarque s'impose, parmi les nombreuses contributions contemporaines consacrées à la thématique du don, l'œuvre de Böszörményi-Nagy est l'une des rares, pour ne pas dire la seule, qui inscrit l'enfant comme acteur à part entière au cœur de la balance du donner-recevoir-rendre. Le don n'est pas réservé aux adultes. Malgré la dissymétrie de compétence et de pouvoir, il ne circule pas dans un seul sens, des parents à l'enfant, mais aussi des plus jeunes vers les adultes et au sein de la fratrie. À toutes les époques, selon des modalités culturelles différentes, les générations montantes ont été un appui pour les parents, en accomplissant des services pour élever les plus jeunes, les rendant fiers de leur réussite dans les traditions familiales et professionnelles, et en devenant leur bâton de vieillesse. De nos jours, l'enfant devient le lien le plus stable des adultes aux rapports éphémères, les contributions des jeunes prennent la forme d'un engagement dans le présent, d'un secours immédiat devant la fragilité des liens conjugaux.

La découverte de ces modalités d'engagements de l'enfant « démesurément donneur » bouscule pratiques, normes et évidences théoriques. Que donnent les enfants, que dire et faire de leurs contributions ? La réponse à ces interrogations reste un enjeu majeur de l'œuvre d'Iván Böszörményi-Nagy dans le monde de l'éducation, du soin et de la protection de l'enfance. Il revisite ainsi notre vision de l'enfant, celui-ci devient un sujet apportant, concerné, capable de prendre soin, de contribuer, de donner priorité à l'autre, de s'accommoder pour être au service des besoins de ses parents. Même démuné, dans une détresse originelle (*Hiflösigkeit*), il n'est pas seulement une cible du recevoir, il anime le groupe familial. Plus encore, l'enfant devient parentifié, « parents de ses parents » [Le Goff, 1999]. Il s'érige en premier « tribunal de l'humanité », tentant de réparer les injustices vécues par les siens. Il tente d'être le porte-drapeau de leurs idéaux, il s'essaie à être thérapeute des troubles psychiques de ses géniteurs. Enfant « herméneute précoce », « enfant météo », expert subtil en émotions parentales, pansement du couple, antidépresseur, il est dispensateur de soins, vigilant à répondre aux manques et rêves abandonnés des adultes.

La grande majorité des références « psys » déplore et dénonce ces figures de l'enfant capable de sollicitude. Elle n'y voit que

soumission, accident ou pathologie, elle accuse les parents d'être des usuriers psychiques, d'aliéner l'enfant en l'assignant à une fonction onéreuse de soutien, indispensable à leur économie relationnelle. Selon ces conceptions, il n'y a que des dommages et aucun gain de dignité ou de légitimité à prendre l'initiative de donner pour un enfant. Ne sont retenues que l'omnipotence et la toute-puissance de l'enfant, qui se propose des missions au-dessus de ses compétences. Il est réduit trop facilement au statut de victime du « terrorisme de la souffrance » des adultes. Dans ces mêmes fictions théoriques prônées par nombre de professionnels de l'enfance, le « bon parent » devrait monopoliser le don inconditionnel, unilatéral, envers un enfant démuné, cible passive d'un recevoir qui serait insouciant à donner en retour. Ce « bon parent » serait vigilant à suspendre toute attente de contrepartie provenant de sa progéniture de la naissance à l'âge adulte. C'est seulement en devenant parent que l'ancien enfant donnerait, à son tour, à la génération suivante et à ses parents qui deviennent des grands-parents.

Philosophes, sociologues se rejoignent sur un même point : ils ne « supportent » pas l'enfant « apportant » et adoptent certains travers des professionnels de l'enfance. François Athané [2011, p. 281], par exemple, propose une « anthropologie de l'enfant auquel nul ne donne », la défaillance n'y est vue que du côté de l'absence de don des parents. Le philosophe ne théorise qu'un seul flux dans un seul sens, des parents vers le nourrisson : « Pendant plusieurs années il n'y a pas, ou pratiquement pas de flux de ressources en l'autre sens de l'enfant vers l'adulte. » Pour Lévinas, la maternité est responsabilité pour l'autre, « sans attendre la réciprocité. [...] la réciprocité, c'est son affaire ». Il récuse ainsi la responsabilité de la réversibilité – et nous verrons plus loin que la responsabilité de donner aux plus jeunes ne peut se substituer à la responsabilité parentale de recevoir de l'enfant. Les auteurs les plus respectables se veulent aussi les plus généreux pour mieux rejoindre le « tout pour l'enfant » des sociétés pédocentrées qui ne considèrent ni n'accordent quittance aux engagements des enfants. Dans les théories de nos contemporains, les gestes de l'enfant apportant sont passés à la trappe. Ils ne font pas l'objet d'une reprise en parole, d'une reconnaissance de dignité. L'enfant éprouve un rétrécissement des propositions de reconnaissance réduites à ses performances. Tel

est le premier mérite de l'œuvre Böszörményi-Nagy : réconcilier l'enfant avec l'anthropologie du don.

Quelle est l'origine de cette propension infantile à la générosité ? Est-elle une « pulsion naturelle », un phénomène spontané, une réserve de bonté avec lesquels l'enfant viendrait au monde ? L'enfant serait-il en prise avec une réciprocité primitive, la dimension mutuelle des relations, voire du don agonistique ? Le dévouement parental inciterait-il le nourrisson à retourner des contreparties ou à vivre dans la culpabilité d'un contre-don sans envergure, inférieur au don premier ? La « question de l'énigme du sein » du psychanalyste Laplanche : « Qu'est-ce que le sein veut de moi ? », devient : « Qu'est-ce que je peux rendre à la hauteur de ce sein généreux ? ». L'enfant tiraillé ne saurait comment s'y prendre pour ne pas être en reste, dans la hantise d'être en défaut, dans la honte de ne pas être à la hauteur pour rendre une compensation paritaire ou supérieure aux dons parentaux. Il ne resterait à l'enfant que l'envie et la destruction du sein généreux, comme le théorise Mélanie Klein. Est-ce déjà là un *potlatch* primitif originaire, origine du *potlatch* ?

Quand et comment les partenaires des relations seront-ils en mesure de saisir la trame relationnelle nouée entre eux ? Ne peuvent-ils vivre que dans l'incommensurabilité, la spontanéité du cycle du don ? Voilà l'enfant d'une mère qui donne sans compter ; le nourrisson met un doigt dans la bouche de celle-ci après la tétée, la nourrit-il par ce geste dans un allaitement mutuel comme l'affirme Winnicott ? La mère aurait-elle la même interprétation ? Le nourrisson n'a pas de « paroles » pour établir le rapport, se creuse alors un fossé entre l'expérience et la possibilité de la penser, puis d'en témoigner. Que doit un enfant pour sa vie et la bienveillance parentale ? Est-il dans une préreflexion insouciant ? À quelle étape de sa vie entame-t-il une réflexion ? Se pense-t-il redevable ou exploitateur, créancier des ascendants ?

Reconnaître, parler le don

La famille est de moins en moins organisée par des mythes référés à de grands récits qui disposent des règles et rôles de donneur et receveur. Elle se présente comme un « agrégat de sujets », un

« foyer de relations intersubjectives » sans discours commun, dans une interrogation ambivalente sur l'endettement mutuel. L'absence de degrés de redevance culturellement prescrits incite chaque famille à délimiter et à organiser le champ de l'échange. Pour les plus jeunes, et notamment les adolescents, la tentation de s'affranchir de l'obligation de rendre en récusant toute dette coexiste avec le souci de retourner une contrepartie, un « surplus » de vie aux géniteurs vieillissants. Du côté des parents, l'oblativité épargne l'enfant, l'exonère de toute dette : pas question de produire la moindre facture qui supposerait mettre l'enfant à la merci de ses géniteurs, lui voler son enfance.

Notre culture quotidienne n'est plus apte à décrire ce qui se vit dans les rapports familiaux : le sens de la dette et du don se noie dans une versatilité de propos et reste énigmatique. Les sujets de la famille postmoderne vivent un embarras autour des montants aussi bien du côté du créancier que débiteur. Les histoires familiales sont traversées par l'évidence des redevances mais elles se perdent dans l'incertitude sur la nature de « la monnaie » d'échange et les cibles auxquelles elle s'applique. Qui doit quoi à qui pour ce qu'il est ? Chaque sujet s'interroge sur la balance du donner, recevoir et rendre sans déchiffrer à quel moment du cycle se trouvent les partenaires, dans une difficulté à identifier les déficits et les crédits de chacun dans le contexte. Chaque famille tente de répondre en réexaminant le compte des bienfaits et des fardeaux des générations passées. « Sans merci » ni « charge de revanche », l'adolescent contemporain se débrouille seul, dans un contexte familial singulier, pour estimer l'origine et le montant des « charges » afin de payer le prix d'être vivant dans le monde humain. Il risque de régler cette entrée au prix fort d'une autoévaluation personnelle dont l'exigence angoissante l'entraînera vers les excès de l'idéal du tout donner. Le prêtre au bord du *burn-out* croyant devoir « être tout à tous » [Ide, 2015], l'héroïne sexuelle du don de soi [Millet, 2001] et le militant recherchant le sacrifice de sa vie pour une cause représentent des exemples de ces figures de la tyrannie du tout donner de nos sociétés contemporaines.

Pourquoi parents ou théoriciens sont-ils avares en reconnaissance des contributions enfantines ? Débats familiaux et théoriques sont proches. Les adultes se débattent dans une plainte contre l'enfant roi, ingrat, chef de famille avide d'un prendre sans limites,

capricieux, tyran, tout-puissant qui demande défie à donner par des caprices. L'entrecroisement du donner et recevoir provoque une guerre sourde pour le monopole du don, autrement dit, une lutte des adultes pour ne pas accorder aux enfants plus de hauteur humaine qu'à eux-mêmes. Cette bataille prend la forme d'une guerre pour la prévalence d'un point de vue qui affirmera le sens du don et de la dette. Se pose la question du contrôle de la relation par le verbe, l'emprise des mots pour définir l'échange. Il y a un affolement de l'appréciation de l'échange entre adultes et enfants, une difficulté d'en débattre et encore plus de s'accorder sur ce qui est don ou rendu. Le thérapeute de famille a souvent entendu : « Que peut-on faire de plus, on a tout fait pour lui, on ne lui demande rien ? », « Après tout ce qu'on a fait pour lui, il pourrait faire un effort à l'école, surtout que ce n'est pas pour nous, c'est pour lui », « Il ne manque de rien, il a tout eu ce qu'on n'avait pas eu et, pourtant, il n'est jamais content, il en veut toujours plus ». On ne s'étonnera pas que la recherche d'une parole qui identifie les dettes, certifie les dons et apporte reconnaissance devienne un centre d'intérêt pour nos contemporains ; la thérapie familiale contextuelle se développe autour de ces préoccupations, elle en fait l'axe et le levier de son mode d'intervention.

Que signifie créditer un enfant ? C'est exprimer des marques de reconnaissance en répondant à son besoin d'être identifié dans ses contributions par un « accusé de réception ». Pour l'enfant, le crédit est bénédiction, ce qui aurait pu être reçu comme un dédommagement, une contrepartie normale ou un simple acompte sur la dette de vie, est converti en don. La parole qui dit le don désamorce la dette infinie, impayable, la dette n'est plus le dû, elle devient une opportunité pour donner. Elle amorce une histoire de « donner du recevoir » entre le parent et l'enfant, qui sert à ce dernier de boussole pour s'assurer une place qui compte aux deux sens du terme dans le monde des échanges entre les générations.

L'évocation des contributions de l'enfant assure une assise de lui-même dans son contexte de vie. Sans le poids d'une parole de crédit, l'enfant est sans point d'appui pour jauger la valeur de ses apports et de son existence. La parole adulte qui interprète le geste comme un don procure à l'enfant un rapport pacifié à lui-même, essentiel à l'estime et à la continuité de lui-même. Si l'approche contextuelle insiste sur l'importance du crédit accordé à l'enfant,

c'est que la clinique nous montre en permanence que, contrairement aux contributions revendiquées, voire ostentatoires des adultes, le don de l'enfant reste clandestin, discret, sans publicité. L'enfant ne dit mots ni pour vanter son don, ni pour l'amoindrir comme la politesse l'appellerait. Sans mesure, l'enfant ne sait pas, il donne à fonds perdu et reste dépourvu de références pour estimer son geste. Il vit un épuisement à donner. Parler le don évite à l'enfant de sombrer dans l'amplification d'une générosité hantée par le sentiment de son insuffisance. Faire surgir le don donne à l'enfant une limite. Pour le formuler autrement, privé d'une parole qui inscrit ses gestes, l'enfant se vivra sans consistance et superflu, nul et dépourvu d'importance. Un enfant « sans merci », en carence de reconnaissance, est un enfant sans pensée, captif de l'ignorance de lui-même dans son lien aux autres, un « sans place » qui ne compte pas. Le futur adulte, amputé de mots sur son compte relationnel, risque de vivre un éprouvé énigmatique du sens des engagements.

Une clinique du donner-recevoir-rendre

On comprendra aisément que l'insaisissable des comptes entre les partenaires produise des effets dans le registre psychopathologique. Le symptôme manifeste un enkystement relationnel, une distorsion dans le cycle du don. Le dérèglement de l'échange, la dé-mesure ou crispation dans l'oscillation des plateaux de la balance du donner et recevoir témoignent d'une altération de la confiance dans un lien. Ce ratage appelle une mise en mots « justes » et provoque des tergiversations autour du trop ou du pas assez donné, de l'excès ou refus de rendre. La réciprocité confondue avec l'égalité ou la disproportion permanente de l'échange provoquent interpellations des uns en quête de réponses des autres. Le non-dit ou le trop dit empêche les protagonistes. Chacun reste encombré de l'obscurité des comptes entremêlés avec ses proches. Le symptôme révèle un impossible dans la fluidité de l'échange, il surgit afin de provoquer une modification des relations.

S'atteler à l'opacité du donner du recevoir invite à une clinique nouvelle. Les manifestations symptomatiques ne seront plus considérées sous l'angle de la pathologie d'un seul ou du système mais provoquées par un nœud dans l'histoire du cycle du don.

Prenons des exemples de configurations relationnelles en impasse. La demande parentale de (tout) donner est énigmatique pour l'enfant qui, néanmoins, repère qu'une telle dépendance à donner amarre ses parents à leur propre vie. Elle l'incite à être sans requête, à se défaire de lui-même, à se vouer pour offrir une opportunité de donner dans une toute-puissance passive. L'enfant se perd dans une confusion entre l'acte de donner et celui de recevoir, dans une dépendance à donner en recevant, en s'obligeant à recevoir pour ne pas être en dette de ne pas recevoir. Toujours dans l'attente vaine d'une éventuelle rétribution ou d'un mouvement d'approbation pour s'être plié au don, il peut ressentir le mépris de ne compter que comme cible de bienveillance ou prendre la direction de s'engouffrer dans l'ivresse sacrificielle d'une soumission au recevoir, dans une oblation anéantissante. Le déséquilibre de l'échange peut prendre aussi la forme d'un refus radical d'accueillir tout don afin de se garder, de se décompter dans une tentative de s'affranchir, de se détricoter de tout lien et d'aménager un écart « salvateur » pour échapper au dérapage de la triple obligation. De l'anorexie – une « faim » de ne pas recevoir [Fédida, 1977] – à la boulimie – recevoir sans prendre ni rendre en passant par les addictions, se donner quelque chose à soi-même en l'absence de tout autre –, il y a là des figures en impasse, spécifiques du cycle du don au sein de la famille qui débouchent sur des pathologies majeures.

Une fécondité de l'approche contextuelle est de réinventer un appareil descriptif et explicatif proche de l'*Essai sur le don* mais dans une focalisation sur des relations intersubjectives traversées par les dons et dettes de vie. Le savoir clinique dégagé par l'approche contextuelle, trop vite esquissé ici, remanie différentes propositions et lectures du don en introduisant un nouvel acteur dans le cycle : l'enfant. Il mobilise toute une série d'options sur la parentalité et les pratiques éducatives et de soins. Il nous amène à penser que la psychopathologie a à voir avec les ratés de la réciprocité dans le cycle du don. Le plus étonnant, pour un lecteur familiarisé à l'esprit du don, sera la découverte de l'entretien à vocation thérapeutique. Il est témoin de l'acharnement, de la constance du thérapeute à questionner le donner, recevoir, rendre, pour être au plus juste de la précompréhension de chaque partenaire du rapport bilatéral. Arrière-pensées, paroles, gestes du don vont rarement de concert dans la vie. À l'inverse, le projet thérapeutique repose sur plus de

conjugaisons des pensées, des propos et des gestes, à l'aide d'une parole qui accompagne les mouvements de la balance du donner et recevoir. Cette parole prend poids comme support du lien parce que, justement, elle dit le lien. La thérapie ne sera possible que si chaque membre de la famille est prêt à prendre, plutôt à donner, du temps pour parler, pour écouter, pour évaluer les relations en termes de déficit ou excédent de réciprocité.

Je voudrais illustrer, d'un court extrait issu de notes personnelles, la tonalité d'une consultation thérapeutique d'Iván Böszörményi-Nagy. Sont présents dans l'entretien les trois enfants de madame, son fils aîné d'une première union (vingt-deux ans), Solange (treize ans) et sa grande sœur (dix-sept ans).

BÖSZÖRMÉNYI-NAGY.— Qui de vos enfants tente de vous soutenir depuis le décès de votre mari ?

LA MÈRE.— Solange.

BÖSZÖRMÉNYI-NAGY.— Solange se montre actuellement disponible pour vous depuis la perte de votre mari, son soutien a-t-il toujours été présent ?

LA MÈRE.— Elle m'aide dans tous les domaines quand je suis déprimée, elle reste près de moi quand je ne suis pas bien du tout.

BÖSZÖRMÉNYI-NAGY.— Est-ce que c'était le cas du vivant de votre mari ?

LA MÈRE.— Non, avant on ne se parlait pas, le mari était le chef ; actuellement, elle a beaucoup de responsabilités, avant elle avait une enfance.

BÖSZÖRMÉNYI-NAGY.— Dans son rôle d'enfant du temps où votre mari vivait, Solange était déjà celle qui se montrait la plus responsable ?

LA MÈRE.— Je le pense à coup sûr.

BÖSZÖRMÉNYI-NAGY.— Comment vous débrouillez-vous pour recevoir le soutien de votre fille ? Vous en faites le constat pour vous-même sans lui en parler ? La remerciez-vous ?

LA MÈRE.— On parle beaucoup toutes les deux, ce n'est pas la même chose avec les autres enfants, il y a une grande complicité.

BÖSZÖRMÉNYI-NAGY.— Solange, comment voyez-vous que votre maman se manifeste par rapport à votre disponibilité envers elle ? Comment comprenez-vous qu'elle pense que vous êtes la plus responsable de tous les enfants ?

SOLANGE.— D'un côté ça me fait plaisir qu'elle me confie ses peines et ses problèmes, mais ça crée une tension pour moi aussi Ça me fait plaisir d'être proche d'elle mais je ne serai pas toujours là.

BÖSZÖRMÉNYI-NAGY.— Voulez-vous dire qu'un jour vous ne serez plus une enfant disponible pour votre maman ? Pouvez-vous lui parler de cette tension ?

SOLANGE.— Oui, de temps en temps.

BÖSZÖRMÉNYI-NAGY.— Donnez-moi un exemple.

SOLANGE.— Quand je la vois se précipiter vers moi pour me (*sic*) consoler, je l'accueille mais j'insiste pour lui dire qu'elle va devoir se prendre en charge un jour.

BÖSZÖRMÉNYI-NAGY.— [...] je comprends que votre fille se montre disponible dans cette période de deuil mais y a-t-il un aspect plus particulier, une manière spécifique de vous aider ?

LA MÈRE.— Oui, je n'ai jamais pris la moindre décision de ma vie, c'est le mari qui choisissait ; aujourd'hui je n'ai plus d'équilibre moral, je ne sais pas ce que je dois faire.

Terminons par un propos de Sénèque, extrait des *Bienfaits* et consacré à la compétition oblativie entre les générations. Il servira de commentaire à cette séquence d'entretien et à la nécessité du crédit envers les plus jeunes :

« Quelle chance plus grande que celle du vieillard qui proclamera à tous et à tous les échos qu'il a fait moins de bien à son fils qu'il n'en a reçu de lui ? Quel plus grand bonheur qu'une telle défaite. »

Références bibliographiques

ATHANÉ François, 2011, *Pour une histoire naturelle du don*, PUF, Paris.

FÉDIDA Pierre, 1977, *Corps du vide et espace de séance*, J.-P. Delage, Paris.

LE GOFF Jean-François, 1999, *L'Enfant parent de ses parents. Parentification et thérapie familiale*, Paris, L'Harmattan.

IDE Pascal, 2015, *Le Burn-out une maladie du don*, Quasar, Paris.

MICHARD Pierre, 2017, *La Thérapie contextuelle de Böszörményi-Nagy, enfant, dette et don en thérapie familiale*, De Boeck, Bruxelles.

MILLET Catherine, 2001, *La Vie sexuelle de Catherine M.*, Seuil, Paris.

SÉNÈQUE, 1995, *Les Bienfaits (Livres I à V). Savoir donner*, Arlea, Paris.